



Ci-contre: «La Tamise au-dessus du pont de Waterloo», de William Turner, vers 1830-1835. Huile sur toile, visible à la Tate Britain, à Londres. 466-466ES
Ci-dessus: le pont de Westminster, Big Ben et le palais de Westminster, à l'arrière-plan. SHONOS UDENO/GETTY IMAGES

VOYAGE

Vous aimez Turner, vous aimerez Londres

Julien Théves

La capitale britannique a parfois des airs de tableaux de William Turner (1775-1851) avec ses cioux chargés, son vent maritime et ses lumières changeantes. Les amoureux du peintre mettront le cap sur la Tate Britain, bel édifice néoclassique qui abrite une exceptionnelle collection de ses toiles. Le visiteur est accueilli par l'autoportrait du jeune Turner, avec son regard déterminé, comme sur les billets de 20 livres. Il est ensuite attiré par ces pêcheurs en mer, la nuit, sous la lune, vulnérables sur les flots agités près de récifs acérés. Plus loin, ce sont les armées de Carthage en difficulté, alors qu'Hannibal franchit les Alpes. Les montagnes semblent animées des mêmes soubresauts que les océans. Peintre du déluge en 1805, Turner campe un homme noir qui porte secours à une femme blanche en difficulté, «*signe peut-être de ses convictions antiesclavagistes*», souligne Amy Concannon, conservatrice à la Tate. Cette dernière compare *Un matin glacé*, peint en 1813, à un tableau réaliste «*de Jean-François Millet*»,

pourtant de la génération suivante, avec ses voyageurs arrêtés pendant que l'on dégage le chemin pour leur permettre de continuer leur route.

Turner l'a peint «*les yeux ouverts*», déclare Monet avec admiration. Allieurs, Turner rend compte de la bataille de Trafalgar dans un extraordinaire grand format encombré de vaisseaux, où l'on aperçoit l'amiral Nelson blessé, tout petit, sous la mitraille des Français – finalement défaits. Attentif aux évolutions de son temps, il s'intéresse aux pêcheurs à la baleine, à l'arrivée du train ou aux bateaux à vapeur qui remplacent les voiliers, comme en témoigne *Le Dernier Voyage du Téméraire* (1838), conservé, lui, à la National Gallery.

Mais les tableaux les plus célèbres de Turner, ce sont peut-être ceux où la figure se perd. Exposés au MoMA de New York en 1966, ils relancèrent l'intérêt pour son œuvre. Dans une salle de la Tate, ils éclatent en pleine lumière. Ici il est baigné de ces ors diffractés, de ces étoilements de pure beauté. «*On a beaucoup dit que ces tableaux sont modernes, qu'ils annoncent l'impressionnisme. Mais ils sont en réalité*

inachevés», rappelle la conservatrice. L'un des plus fameux, *Château de Norham, lever de soleil* (vers 1845), diffuse une lueur éthérée, rayonnante et apaisante. Une vache orangée stylisée boit l'eau d'une rivière devant la montagne bleue et l'immense soleil jaune. Ces vibrations sont à rapprocher des œuvres de Rothko, actuellement montrées en majesté à la Fondation Louis Vuitton, à Paris. A la Tate, au côté des Turner, un Rothko jaune de 1950 est justement exposé. A un siècle de distance, l'association fonctionne.

Grand voyageur dans son pays mais aussi ailleurs en Europe, après la fin des guerres napoléoniennes, Turner avait pourtant le désir de s'ancrer à Londres. Né dans le quartier de Covent Garden, travaillant et vendant ses toiles depuis sa galerie de Marylebone, il dessina les plans de son refuge de campagne dans ce qui n'était pas encore la banlieue. A Twickenham, sa maison se visite. Très simple, elle avait vue sur la Tamise. «*Le fleuve coule tout ou long de sa vie*, souligne Matthew Morgan,

directeur de l'endroit. *On reconnaît la Tamise dans certains de ses tableaux ayant pour sujet la France ou la Grèce antique.* »

Ici, son père, dont il était proche, entretenait le jardin. Turner s'y délectait avec ses amis et pêchait, sans oublier de dessiner. Il vend la maison en 1846, Londres continue de se transformer. Quelques visions de la capitale encore non hérissée de gratte-ciel jalonnent son travail, comme

cette ville plate au loin, avec le dôme de la cathédrale Saint-Paul où il a désormais sa statue (*Londres vue de Greenwich Park*, 1809). Ou l'image fameuse de l'incendie du Parlement, en 1834. Le rougeolement des flammes a dû plaire à Turner, qui assista en direct à l'événement. Il savait aussi représenter les gris des noyades, des tempêtes et des aubes blafardes. Mais revenait toujours à l'intensité de la lumière.

TROIS AUTRES RAISONS D'Y ALLER

POUR L'ART CONTEMPORAIN

Depuis 1984, le prix Turner récompense un artiste, souvent britannique, de moins de 50 ans. Les lauréats les plus célèbres, comme Anish Kapoor ou Damien Hirst, sont entrés dans les collections de la Tate Modern, ancienne centrale électrique transformée en musée, inaugurée en 2000. D'autres ont été exposés à la Saatchi Gallery, qui montre jusqu'à 3 mars «*The Way of All Flesh*», une sélection d'œuvres ayant les artères, les viscères et les scarifications comme sujet. Tate Modern, Bankside, London SE1 9TG; entrée libre tous les jours de 10 heures à 18 heures; Tate.org.uk

Saatchi Gallery, Duke of York's HQ, King's Road, London SW3 4JY; entrée libre tous les jours de 10 heures à 18 heures; Saatchigallery.com

POUR UNE VISITE AUX ANCIENS DOCKS

Londres était la capitale d'un empire maritime dont Turner fournit maints témoignages. A Canary Wharf, dans une boucle de la Tamise, les traders ont remplacé les artisans; les sièges sociaux futuristes des multinationales ont été bâtis là où s'élevaient les entrepôts. L'un d'eux a été conservé et transformé en musée, le Museum of London Docklands. Il raconte l'épopée industrielle, commerciale et militaire de la nation. Museum of London Docklands, No 1 Warehouse, West India Quay, London E14 4AL; entrée libre tous les jours de 10 heures à 17 heures; Museumoflondon.org.uk/museum-london-docklands

POUR EXPLORER L'EAST END

Shoreditch, Hackney, Bethnal Green, Dalston... La longue balade parmi ces quartiers à la mode commence à Brick Lane, avec ses restaurants bengalis, sa mosquée et son ancienne brasserie, la Truman Brewery, qui abrite bars, boutiques et galeries d'art. Sur les murs de l'East End se débauche le street art: un oiseau au long cou sur Princelet Street, les mots «*East Endoed*» près du métro Shoreditch High Street, et, signé Banksy, le caricature tenu en laisse par un policier au 83 Rivington Street. Truman Brewery, 91 Brick Lane, London E1 6QL; Trumanbrewery.com



TOI MÊME

La «bad bitch», cette femme puissante qui assume ses désirs

Anne Chiril

Ces derniers jours, les albums pépites sont de sortie: la Colombienne Kali Uchis, la Belge Shay, l'Espagnole Bad Gyal. Des chanteuses qui ont pour point commun d'être des «*bad bitches*» (que l'on peut traduire poliment par «*durs à cuire*»). Et on pourrait aussi bien ajouter à la liste Aya Nakamura, Rosalia, Cardi B, Megan Thee Stallion, Doja Cat et Nicki Minaj. Le mot vient des rappeuses, souvent non blanches, issues de milieux sociaux défavorisés, qui ont émergé autour de 2010. A cette époque, la gent féminine n'occupait qu'une place d'objet dans les textes et les clips des rappeurs. Quand, en 2019,

la première *bad bitch* française, Liza Monet, rappe son meilleur coup dans *My Best Plan* (4,2 millions de vues), elle est cyberharcelée et subit du *slut-shaming* (en bon français, «*culpabilisation des salopes*»). Entre-textes, d'autres rappeuses suivent et le mouvement #metoo passe par là. Mais qu'est-ce qu'une *bad bitch*? Il s'agit d'une femme ambitieuse, qui n'a pas froid aux yeux, assume ses désirs sexuels, comme la cellulite et les vergetures zébrant sa peau. Indépendante financièrement comme mentalement, elle ne fait jamais le dos rond, ne se bâillonne devant personne. Surtout pas devant un homme.

Habillée de façon sexy, avec minijupe en jean, string porté haut sur les hanches et décolleté plongeant, cette provocatrice se contrefait d'être scannée de la tête aux pieds quand elle marche dans la rue. Au contraire, quand un passant à qui elle ne donne pas l'heure la qualifie hargneusement de «*pute*», faute d'obtenir son attention, elle le défie du regard, sourit en coin, l'air de dire «*oui, et alors ?*». Au micro de *Brut*, la «*jolie garce*», comme se surnomme Shay, explique avoir renversé le stigmate de l'insulte «*pute*» pour en faire une revendication assumée, «*en enlevant le pouvoir négatif de ce terme [utilisé] pour descendre les femmes*». A l'image de la communauté afro-américaine avec le mot *nigger* ou des homosexuels avec «*pedé*». Mais comment peut-elle être considérée comme libre alors qu'elle rentre à merveille dans les diktats de beauté en vogue? Certes, mais elle le fait en toute conscience, estimant que c'est bon pour sa carrière. L'exemple de la scène reggaeton est édifiant. Karol G, Anitta, Kali Uchis, Becky G...

toutes ces artistes savent que pour «*percer*», elles doivent d'abord se conformer à ces standards, difficiles à atteindre sans chirurgie esthétique. Alors que le succès de leurs confrères reggaetoneros n'est pas conditionné à leur physique (heureusement pour eux, sinon beaucoup n'auraient jamais émergé). Telle la reine de Saba, la *bad bitch* irradie d'une aura reconnaissable au premier coup d'œil. Même si, parfois, il lui arrive d'être rattrapée par une réalité moins cinématographique. Comme quand, en allant charger sa carte de transport à l'automate d'une station de métro, elle ne peut sortir sa carte bancaire de la machine, à cause de ses griffes *nail-artées* de 3,5 centimètres de long, et doit demander de l'aide. Dur, dur, d'être une icône.